

**« Quelles sciences sociales pour quelle société ? Perspectives franco-allemandes » /
« Eine Gesellschaft sucht ihre Sozialwissenschaften: Deutsch-französische Perspektiven »**

Colloque international en l'honneur de Michael Werner / Internationale Tagung zu Ehren von Michael Werner

Organisé par / Organisiert von : Centre Georg Simmel (UMR 8131), Centre Marc Bloch (Berlin), CIERA, Institut français d'histoire en Allemagne (Frankfurt /Main)

EHESS

105, boulevard Raspail, F-75006 Paris, Amphithéâtre

3-4 juillet / Juli 2014

Dédié à Michael Werner, ce colloque entend réexaminer le rôle et la place des sciences sociales en société, en prenant la France et l'Allemagne comme cas d'école. Au départ, nous ferons nôtre la préoccupation constamment réaffirmée par Michael Werner d'une (re)fondation des sciences sociales en prise avec une société en mouvement et avec ses enjeux politiques et épistémologiques. Cette préoccupation détermine autant la manière de construire les objets scientifiques que de s'engager dans la politique des sciences. Qu'il s'agisse de conduire une analyse scientifique, ou d'agir sur les institutions, Michael Werner privilégie une même approche relationnelle, impliquant des transactions socio-culturelles à géométrie variable et des jeux d'acteurs à différentes échelles.

La question programmatique « Quelles sciences sociales pour quelle société ? » vise ainsi à placer le débat tant sur des terrains d'enquête chers à Michael Werner (tels que la théorie des approches sociohistoriques et socioculturelles, les pratiques culturelles et sociales de la musique, l'historiographie franco-allemande, etc.), que sur le travail des sciences sociales dans la société, sur le statut du chercheur et de son savoir dans la cité.

Das Michael Werner gewidmete Kolloquium will die Rolle und die Stellung der Sozialwissenschaften in der Gesellschaft untersuchen und wählt zu diesem Zweck Frankreich und Deutschland als Untersuchungsgegenstand. Als Ausgangspunkt machen wir uns Michael Werners immer wieder bekräftigtes Anliegen zu Eigen, die Sozialwissenschaften im Kontext einer Gesellschaft im Wandel und ihrer politischen und epistemologischen Herausforderungen immer wieder neu zu begründen. Dieses Anliegen bestimmt sowohl die Art, in der Untersuchungsgegenstände konstruiert werden als auch das Engagement in der Wissenschaftspolitik. Sowohl bei der Durchführung einer wissenschaftlichen Analyse als auch in der institutionellen Intervention wählt Michael Werner die gleiche relationale Herangehensweise, die soziokulturelle Transaktionen mit variabler Geometrie ebenso einschließt wie die Einbeziehung von Akteuren auf unterschiedlichen Stufen.

Die programmatische Frage „Welche Sozialwissenschaften für welche Gesellschaft?“ zielt daher darauf ab, die Debatte sowohl über Forschungsfelder zu führen, die Michael Werner wichtig sind (wie die Theorie der sozialhistorischen und soziokulturellen Ansätze, die kulturellen und sozialen Praktiken der Musik, die deutsch-französische Historiographie usw.) wie auch über die Aufgabe der Sozialwissenschaften in der Gesellschaft, über den Status des Forschers und seines Wissens in der Gesellschaft.

Cinq thèmes structureront les débats et les échanges auxquels seront conviés des chercheurs de différentes générations :

- « La politique des sciences en régime d'excellence » : les effets de l'injonction d'excellence sur les sciences sociales ;
- « Le travail entre les disciplines » : les exigences externes et internes de l'interdisciplinarité, le type de normativité et de rapports de force qu'elles introduisent ;
- « Le transnational : objet empirique et enjeux épistémologiques » : le double enjeu d'une variation des échelles d'analyse et de l'internationalisation des pratiques et des réseaux de recherche ;
- « La musique comme activité sociale » : la compréhension du fait musical comme fait social ;
- « Les sciences sociales en politique » : le double processus d'un savoir qui fait la société et d'une société qui produit le savoir, autrement dit la prise en compte des valeurs sociales et politiques du travail savant.

Au total, il s'agit rien moins que d'interroger les fondements d'une épistémologie de la recherche en sciences sociales dans le temps présent d'une manière qui intègre les différents types de contrainte qui pèsent sur elle.

Fünf Themenfelder sollen die Diskussionen und den Austausch, zu dem Forscher aus verschiedenen Generationen eingeladen werden, strukturieren:

- „Wissenschaftspolitik unter dem Exzellenzregime“: über die Auswirkungen der Exzellenzerfordernis auf die Sozialwissenschaften;
- „Die Arbeit zwischen den Disziplinen“: über die externe und interne Herausforderung der Interdisziplinarität, die Typen von Normativität und die Machtverhältnisse, die sich aus ihr ergeben;
- „Das Transnationale als empirisches Objekt und epistemologische Herausforderung“: über die doppelte Aufgabe einer Neujustierung der Analyseebene und der Internationalisierung der Forschungspraxis und -netzwerke;
- „Die Musik als soziale Praxis“: über das Verständnis der Musik als eines sozialen Phänomens;
- „Die Sozialwissenschaften und die Politik“: über den doppelten Prozess eines Wissens, das die Gesellschaft schafft, und einer Gesellschaft, die Wissenschaft – oder anders gesagt: über die Einbeziehung der sozialen und politischen Werte der wissenschaftlichen Produktion.

Insgesamt geht es um nicht weniger als die Infragestellung der Epistemologie der Forschung in den Sozialwissenschaften, in einer Weise, die die verschiedenen Formen von Zwängen in Betracht zieht, die auf ihnen lasten.

Première session : Politique des sciences en régime d'excellence - 3 juillet (14h00-16h00)

Selon une politique d'inspiration européenne, l'université a connu des deux côtés du Rhin ces dernières années des bouleversements majeurs qui peuvent se résumer par le concept d'« excellence ». Celui-ci a été introduit d'abord en Allemagne en 2005 avec le programme des *Excellenzinitiative*. La France a suivi en 2010, dans le cadre du grand emprunt. À partir d'un discours général sur la nécessaire compétitivité dans l'espace européen de l'enseignement supérieur et de la recherche pour faire face à une concurrence mondiale, l'idée est la même : il s'agit d'en finir avec l'égalitarisme théorique entre les établissements universitaires, tous bénéficiaires des mêmes crédits récurrents accordés sur la base des seuls effectifs. L'argent, ou du moins de l'argent supplémentaire, doit aller aux meilleurs pour qu'ils soient encore meilleurs. Le choc culturel est fort dans les deux pays, même si c'est sur des bases assez différentes. L'Allemagne avait encore largement la culture de la chaire universitaire, dont le prestige individuel ne bénéficiait qu'indirectement à sa faculté et à son université, entre lesquelles il n'existait pas de hiérarchie définitivement établie. La France avait déjà la pratique collective du laboratoire ; la hiérarchie mandarinale avait été affaiblie depuis 1968 au profit d'autres catégories d'enseignants-chercheurs recrutés sur des emplois permanents ; l'idée d'une hiérarchie entre établissements était déjà bien intégrée avec à la fois le clivage Paris-province et l'existence des grandes écoles. En revanche, la France n'avait pas l'habitude d'un financement sur projets, longtemps marginal au moins en sciences humaines et sociales.

Ces initiatives d'excellence ont bien sûr fait débat, surtout en Allemagne où les premiers résultats ont eu le temps d'apparaître, mais finalement pas tant que cela. En France, où la communauté universitaire est pourtant prompte à des explosions réactives aussi soudaines qu'éphémères, elles ont été largement adoptées, alors qu'elles allaient pourtant à l'encontre de ce qu'avait pu exprimer un mouvement de grande ampleur moins de deux ans auparavant. S'il ne les met plus autant en avant, le nouveau gouvernement de gauche ne les remet pas non plus en cause. Les discussions portent plus sur les modalités que sur les fondements. Dans une université pauvre, difficile de

Erste Sitzung : Wissenschaftspolitik unter dem Exzellenzregime - 3. Juli (14h00-16h00)

Infolge einer auf europäischer Ebene inspirierten Politik hat die Universität auf beiden Seiten des Rheins in den letzten Jahren eine wesentliche Umgestaltung erfahren, die sich unter dem Konzept der „Exzellenz“ zusammenfassen lässt. Diese wurde zunächst 2005 in Deutschland mit dem Programm der Exzellenzinitiative eingeführt. Frankreich folgte 2010 im Rahmen der Großen Staatsanleihe. Ausgehend von einem allgemeinen Diskurs über gebotene Wettbewerbsfähigkeit der höheren Bildung und der Forschung im europäischen Raum angesichts einer globalen Konkurrenz ist der Grundgedanke der gleiche: Es geht darum, den theoretischen Egalitarismus unter universitären Einrichtungen zu beenden, denen immer wieder die gleichen Mittel zugewiesen werden, lediglich abgestuft nach der Stärke der Belegschaft. Die Gelder – oder wenigstens zusätzliche Mittel – sollen den Besten zugehen, damit diese noch besser werden. Der Kulturschock ist in beiden Ländern beträchtlich, auch wenn die Grundlagen jeweils andere sind. Deutschland besaß noch sehr weitgehend die Kultur des universitären Lehrstuhls, dessen individuelles Prestige den jeweiligen Fakultäten oder Universitäten, zwischen denen es keine festgelegte Hierarchie gab, kaum zugutekam. Frankreich kannte bereits die kollektive Praxis des Forschungslabors: Die strenge Hierarchie war bereits seit 1968 geschwächt worden zugunsten anderer Kategorien von Lehrenden und Forschenden, die unbefristet angestellt wurden; das Konzept einer Hierarchie zwischen den Einrichtungen war bereits mit dem Graben zwischen Paris und der Provinz sowie mit den Grandes Ecoles bekannt. Dafür war Frankreich nicht an eine Finanzierung entlang von Projekten gewöhnt, wie sie zumindest in den Geistes- und Sozialwissenschaften lange Zeit marginal gewesen war.

Diese Exzellenzinitiativen sind durchaus diskutiert worden, insbesondere in Deutschland, wo inzwischen die ersten Ergebnisse begutachtet werden können, aber doch in geringerem Maße als erwartbar gewesen wäre. In Frankreich, wo die akademische Welt doch eigentlich immer zu ebenso plötzlichen wie kurzlebigen explosiven Reaktionen in der Lage ist, wurden sie weitgehend hingenommen, obwohl sie gegen alles standen, was nur zwei Jahre zuvor eine große Bewegung zum Ausdruck gebracht hatte. Zwar werden sie nicht mehr in Szene gesetzt, die neue linke Regierung stellt sie aber auch nicht mehr zur Disposition. Die Diskussionen betreffen eher die

résister à l'attraction de moyens supplémentaires. Ces initiatives posent pourtant de nombreuses questions qui méritent d'être discutées. Les conditions de la sélection des projets en sont bien sûr une majeure. Qui peut prétendre juger de l'excellence, entre experts nationaux souvent juges et parties, ou étrangers peu impliqués ? La question du suivi des projets retenus se pose ensuite. L'excellence devient-elle un blanc sein inconditionnel ? Enfin, le sort des perdants fait aussi problème. Doivent-ils être définitivement relégués à la faiblesse de leurs moyens ?

Plus largement se pose la question des fondements de l'excellence. En quoi l'attribution d'un tel label à une institution plus ou moins large est-elle compatible avec la manière dont la recherche avance effectivement, avec ses tâtonnements et sa part d'inspiration qu'évoquait Max Weber dans son discours sur le métier de savant ? Dans quelle mesure une telle reconnaissance officielle, d'où le pouvoir politique n'est jamais totalement absent à côté du jugement des pairs, garantit-elle la production indépendante et critique du savoir ? Les excellents proclamés sont-ils les chercheurs les plus brillants, ou simplement les mieux placés ou les plus habiles ? Les orientations de l'excellence ne risquent-elles pas d'être trop guidées par les effets de modes d'une demande sociale telle qu'elle est transcrite par le pouvoir politique ? C'est aussi toute la mission du chercheur qui est en cause. Peut-il rester un artisan du savoir, qui dans la quiétude de son bureau prend le temps qu'il faut pour renouveler les connaissances par ses travaux, ou doit-il devenir un manager frénétique de projets plus ou menés à bien par d'autres au statut précaire ?

Modalitäten als die Prinzipien. Einer finanziell schwächeren Universität fällt es schwer, der Verheißung zusätzlicher Mittel zu widerstehen. Die Initiativen werfen jedoch eine ganze Reihe von Fragen auf, deren Diskussion lohnenswert wäre. Wer kann sich anmaßen, über Exzellenz zu urteilen, angesichts von einheimischen Experten, die häufig Richter und Partei, und Außenstehenden, die kaum involviert sind? Dann stellt sich die Frage nach der Fortführung bewilligter Projekte. Wird die Exzellenz zu einer bedingungslosen Blankovollmacht? Auch das Schicksal der Verlierer generiert Probleme. Sollen sie letztendlich ihren unzureichenden Mitteln überlassen bleiben?

In allgemeinerem Sinne stellt sich die Frage nach den Grundlagen von Exzellenz. In welchem Maße wird die Zuweisung eines solchen Attributs an eine mehr oder weniger große Institution der Art gerecht, in der Wissenschaft tatsächlich voranschreitet, mit ihren tastenden Versuchen und der Inspiration, die dabei eine Rolle spielt und die Max Weber in seinem Aufsatz über den Beruf des Wissenschaftlers erwähnt hat? In welchem Maße garantiert eine solche offizielle Anerkennung, in der bei aller Beurteilung durch Gleiche die politische Macht nie völlig abwesend ist, die Produktion eines unabhängigen und kritischen Wissens? Sind die proklamierten Exzellente tatsächlich die brilliantesten Forscher oder nur die am besten aufgestellten oder die Umtriebigen? Droht die Ausrichtung auf Exzellenz nicht allzu sehr von den Modeeffekten einer gesellschaftlichen Nachfrage geleitet zu werden, die von der politischen Macht übernommen wird? Damit steht die gesamte Mission des Forschenden in Frage. Vermag er ein Handwerker des Wissens zu bleiben, der sich in der Stille seines Büros die Zeit nimmt, die erforderlich ist, um das Wissen durch seine Arbeiten zu erweitern, oder muss er zum hektischen Manager von Projekten werden, die von anderen mit prekärem Status zu einem mehr oder minder guten Ende geführt werden?

Deuxième session : Travailler entre les disciplines – 3 juillet (16h30-18h00)

La question du travail entre les disciplines entend occuper une place importante dans les réflexions attendues, non seulement en soi mais aussi par sa capacité de connexion avec les autres thématiques du colloque. L'interdisciplinarité inscrite ici dans un cadre comparé et réflexif veut ainsi se faire attentive à une double herméneutique : d'un côté celle qui interroge la fonction sociale du savoir produit et, de l'autre, celle qui questionne la position sociale du chercheur produisant ce savoir sur et dans la société qu'il éclaire et qui en retour le définit.

1. Elle soulève ainsi un triple enjeu. Le premier consiste à établir une distance critique vis-à-vis d'un mot d'ordre interdisciplinaire devenu comme une injonction et objet d'un usage inflationniste, tant dans la prose des appels d'offres et des financements de la recherche, que de l'expertise savante en sciences sociales et humaines. Quels critères, quels indicateurs permettent ou non de définir une interdisciplinarité « mesurable » ? La course omniprésente à l'excellence, dont le travail entre les disciplines devient un label et une condition, fait-elle rejouer les frontières suivant des découpages motivés sur le fond par la scientificité des problématiques formulées ou bien seulement par les impératifs apparents d'une recherche sous surveillance ? La prise de contrôle croissante de la recherche par les agences et les tutelles semble investir l'interdisciplinarité d'un nouveau sens tendant à échapper aux sciences sociales et humaines qui, pour des raisons historiques et sémantiques, furent pourtant les premières à en baliser le champ et les expériences.

2. Par ailleurs, et ce deuxième enjeu est lié au premier, le problème se pose de savoir comment désigner ce travail entre les disciplines : pluridisciplinarité, interdisciplinarité, transdisciplinarité, métadisciplinarité ? Ces quatre « manières » désignent-elles véritablement quatre niveaux et quatre approches saisissables selon la grammaire des dynamiques reliant dialogues,

Zweite Sitzung: Zwischen den Disziplinen arbeiten – 3. Juli (16h30-18h00)

Die Frage nach der Arbeit zwischen den Disziplinen soll einen wichtigen Platz in den angestrebten Diskussionen einnehmen, nicht nur für sich allein genommen, sondern auch durch ihr Potential, die anderen Themenbereiche des Kolloquiums miteinander zu verbinden. Die hier in einen komparatistischen und reflexiven Rahmen eingeschriebene Interdisziplinarität will für eine doppelte Hermeneutik offen sein: auf der einen Seite das Hinterfragen der gesellschaftlichen Funktion des produzierten Wissens, und auf der anderen das Infrage stellen der gesellschaftlichen Position des Forschers, der dieses Wissens über und in einer Gesellschaft produziert, die er verständlich macht und die umgekehrt ihn definiert.

1. Damit entsteht eine dreifache Herausforderung. Die erste besteht darin, kritische Distanz einzunehmen zu einer interdisziplinären Devise, die gleichsam eine Pflicht und eine inflationär gebrauchte Leerformel geworden ist, und zwar sowohl in der Prosa der Ausschreibungen und Finanzierungsanträge als auch in Gutachten aus den Geistes- und Sozialwissenschaften. Welche Kriterien, welche Indikatoren gestatten es, eine „messbare“ Interdisziplinarität zu bestimmen? Sorgt die ubiquitäre Bezugnahme auf Exzellenz, für die die Arbeit zwischen den Disziplinen ein Markenzeichen und eine Bedingung geworden ist, dafür, dass die Grenzen aufgrund von Einteilungen neu bestimmt werden, die grundsätzlich aus der Wissenschaftlichkeit der gewählten Forschungsproblematik hervorgehen oder nur aus offensichtlichen Imperativen einer Forschung unter Beobachtung? Die Übernahme der Kontrolle über Forschung durch Agenturen und Aufsichtsorgane scheint der Interdisziplinarität einen neuen Sinn zu verleihen, der den Sozial- und Geisteswissenschaften zu entgleiten droht, obwohl sie doch aus historischen und semantischen Gründen die ersten waren, die dieses Feld urbar gemacht und die ersten Versuche unternommen haben.

2. Davon abgesehen – und diese zweite Herausforderung ist mit der ersten verbunden – stellt sich die Frage, wie diese Arbeit zwischen den Disziplinen beschaffen sein soll: Pluridisciplinarität, Interdisziplinarität, Transdisciplinarität, Metadisciplinarität? Bezeichnen diese vier „Stile“ tatsächlich vier Ebenen und vier Herangehensweisen, die in einer Grammatik

rencontres, interactions, échanges, additions entre disciplines ?

3. En troisième lieu, la question des échelles engage aussi une définition de l'interdisciplinarité selon qu'elle est observée au sein des sciences sociales et humaines ou conçue sous l'angle élargi du rapport des sciences dites « de l'homme » et des sciences prétendues « de la nature ». Ces dernières ne tendent-elles pas en effet à occuper une position de commandement et d'exemplarité si l'on en juge, par exemple, d'après l'entrisme impérialiste opéré par des sciences cognitives volontiers érigées en promontoire d'une interdisciplinarité réussie ?

On l'aura compris, se dessinent ici des lignes de partage ou de fracture qui font rejouer entre autres le rapport et l'articulation entre nature et culture et induisent ce faisant des déplacements sémantiques significatifs (sciences dures/sciences molles, sciences exactes, sciences expérimentales...) ainsi que des effets de hiérarchisation voire d'instrumentalisation entre les disciplines.

L'ambition de cette section consiste donc à appliquer au travail entre les disciplines une méthodologie issue d'une histoire des croisements intrinsèques à tout objet de recherche et à engager une enquête critique et comparée dont les attendus touchent rien moins que la normativité de la science moderne, la sociologie de l'acteur-chercheur, le travail et le statut de l'expérience et de la preuve, la fabrication de l'énoncé scientifique ou la résolution des conflits d'interprétation. Le travail entre les disciplines suggère ainsi l'examen d'une sociologie de la connaissance croisant une économie de la connaissance attentive à l'historicité des formes, des pratiques et des objets de la recherche, laquelle doit laisser aussi toute sa place à une forme heuristique et créative d'indiscipline.

der Dynamiken von Dialog, Begegnung, Interaktion Austausch und Anhäufung der Disziplinen bestimmt werden können?

3. Drittens leitet die Frage der Ebenen auch zu einer Definition von Interdisziplinarität über, die entweder innerhalb der Geistes- und Sozialwissenschaften oder in einer erweiterten Perspektive im Verhältnis zwischen den Wissenschaften, die sich „dem Menschen“ bzw. der „Kultur“ oder „der Natur“ beschäftigen, erbracht wird. Zeigen letztere nicht eine Tendenz, eine bestimmende Position, eine Position als Muster einzunehmen, wenn wir beispielsweise den seitens der Kognitionswissenschaften betriebenen imperialistischen Unterwanderung betrachten, mit dem ein Leuchtturm gelungener und beispielhafter Interdisziplinarität aufgerichtet wurde?

Wie ersichtlich wird, verlaufen hier Trennungs- oder Bruchlinien, entlang derer das Verhältnis und die Beziehungen zwischen Natur und Kultur neu bestimmt werden, wobei gleichzeitig sowohl wesentliche semantische Verschiebungen (harte/weiche Wissenschaften, exakte Wissenschaften, experimentierende/experimentelle Wissenschaften...) als auch Hierarchisierungs- und Instrumentalisierungseffekte zwischen den Disziplinen entstehen.

Es ist daher die Absicht dieser Sektion, eine Methodologie auf die Arbeit zwischen den Disziplinen anzuwenden, die aus einer Historiographie der Verschränkungen hervorgeht, die jedem Forschungsgegenstand eingeschrieben sind, und eine kritische und vergleichende Untersuchung anzustellen, die nicht weniger als die Normativität der modernen Wissenschaften selbst in den Blick nimmt, die Soziologie des Forschers als Akteur, die Arbeit am und den Status des Experiments und des Beweises, die Herstellung der wissenschaftlichen Aussage oder die Lösung von Interpretationskonflikten. Die Arbeit zwischen den Disziplinen suggeriert also eine Untersuchung der Soziologie des Wissens, verschränkt mit einer Ökonomie des Wissens, die für die Historizität der Forschungsformen, -praktiken und -gegenstände aufmerksam bleibt und die letztendlich einer kreativen und heuristischen Form der Disziplinlosigkeit bzw. der Undisziplinarität freien Lauf lassen kann.

Troisième session : Le transnational : objet empirique et enjeux épistémologiques – 4 juillet (9h30-12h00)

Les SHS sont soumises à une série d'injonctions et d'incitations visant à l'internationalisation de la recherche et à encourager l'étude d'objets et de dynamiques européens et transnationaux. Quels sont les effets de ces injonctions sur les structures et les pratiques de recherche ? Quels effets exerce l'intérêt croissant envers les dynamiques et objets transnationaux sur la construction des objets et les formes de connaissances produites par les SHS ?

Premièrement, dans une démarche réflexive, il s'agira d'analyser les forces sociales, administratives et politiques qui ont réussi à imposer « l'international » ou « l'euro péen » à la fois comme scène privilégiée de l'activité scientifique et comme objet d'analyse. Si les sciences naturelles disposent de techniques de formalisation mathématiques et statistiques peu dépendantes des langues et contextes nationaux, l'objet même des sciences sociales est encastré dans des langages, catégories et traditions disciplinaires fortement structurés par les contextes nationaux. Cela soulève la question du pouvoir de définition des principes d'excellence, des rhétoriques et des langages dans le champ académique international. L'internationalisation apparaît ainsi moins comme un mouvement historique inéluctable, que comme le résultat d'un travail d'universalisation du national avec des asymétries de ressources et de dispositions qui favorisent certaines rhétoriques, problématiques et formes de savoir.

Deuxièmement, ce qui relève du transnational s'observe toujours à partir d'un point d'observation (et d'un observateur) situé. Cela introduit une double tension : d'une part entre les catégories et traditions disciplinaires construites dans un contexte national et les objets, acteurs, institutions et idées relevant ou se donnant à voir comme transnational ; d'autre part entre le contexte transnational supposé être le lieu de production d'idées, normes et modèles et les contextes d'appropriation, s'inscrivant dans des espaces qui restent largement structurés par les catégories et langages nationaux. Le

Dritte Sitzung: Das Transnationale: Empirisches Objekt und epistemologische Herausforderungen – 4. Juli (9h30-12h00)

Die Geistes- und Sozialwissenschaften sehen sich einer Reihe von Aufforderungen und Impulsen ausgesetzt, die auf eine Internationalisierung der Forschung zielen und das Studium europäischer und transnationaler Phänomene und Dynamiken anregen. Welche Auswirkungen haben diese Aufforderungen auf die Strukturen und Praktiken der Forschung? Welche Wirkung übt das wachsende Interesse an transnationalen Entwicklungen und Phänomenen auf die Konstruktion von Forschungsgegenständen und auf die Formen des Wissens, die von den Geistes- und Sozialwissenschaften produziert werden?

Zunächst wird es in einer reflexiven Herangehensweise darum gehen, die sozialen, administrativen und politischen Kräfte zu analysieren, denen es gelungen ist, „das Internationale“ oder „das Europäische“ als bevorzugte Bühne für wissenschaftliche Tätigkeit sowie als Analyseobjekt durchzusetzen. Während die Naturwissenschaften über Techniken mathematischer und statistischer Formalisierung verfügen, die kaum von den nationalen Sprachen und Kontexten abhängen, ist der Gegenstand der Sozialwissenschaften in Sprechweisen, Kategorien und Fachtraditionen eingebettet, die von den nationalen Kontexten strukturiert werden. Dies wirft die Frage nach dem Definitionsmonopol für Exzellenzprinzipien, Rhetoriken und Sprachregelungen im internationalen wissenschaftlichen Feld auf. Die Internationalisierung erscheint so weniger als unvermeidliche historische Bewegung denn als Resultat einer Universalisierung des Nationalen mit asymmetrischer Verteilung von Ressourcen und Dispositionen, infolge derer bestimmte Rhetoriken, Problemstellungen und Wissensformen gegenüber anderen bevorteilt sind.

Zweitens wird das, was als transnational erkannt wird, immer von einem verorteten Beobachtungspunkt aus (und einem verorteten Beobachter) betrachtet. Damit entsteht eine doppelte Spannung: einerseits zwischen den Kategorien und Traditionen der Disziplinen, die in einem nationalen Kontext entstanden sind, und den Objekten, Institutionen und Ideen, die sich als transnational erweisen oder so betrachten lassen; andererseits zwischen einem transnationalen Kontext, der als Ort der Produktion von Ideen, Normen und Modellen angenommen wird, und den Kontexten der Aneignung, die in

développement des travaux sur le transnational transforme ainsi le statut et la conception des « contextes » des objets d'analyse, pose le problème de la clôture empirique des objets et oblige à repenser les relations entre les lieux de production de normes et de modèles et les espaces de leur réappropriation et de leur inscription dans les pratiques sociales.

Enfin, appréhender la « globalisation », mais aussi des pratiques ou des formes de régulation « internationales », ne signifie pas nécessairement recourir à une échelle d'observation « macro ». Se pose en effet le problème de la construction des objets et des échelles descriptives susceptibles de saisir la complexité de la production et l'appropriation des objets et des normes transnationaux avec un minimum de rigueur empirique. Peut-on faire une micro-histoire ou une ethnographie des processus transnationaux ou faut-il recourir à des méthodes plus synthétiques pour saisir les effets des dynamiques transnationales ? Partant, on peut s'interroger à la fois sur la diversité des processus d'internationalisation (imposition hégémonique des catégories nationales sous couvert d'un universalisme, comme dans les contextes de domination coloniale ; promotion et transformation de catégories nationales reposant sur une légitimation par la science ou par la rationalité ; invention d'échelles descriptives et de catégories nouvelles...), sur les vecteurs (circulation de personnes, de modèles, d'instruments) ainsi que sur les lieux, espaces sociaux et groupes qui font la promotion de l'international et en investissent les arènes.

Räume eingeschrieben werden, welche weitgehend von nationalen Kategorien und Sprachen strukturiert bleiben. Die Entwicklung von Arbeiten über Transnationalität verändert also den Status und die Konzeption der „Kontexte“ der Analyseobjekte, wirft das Problem der empirischen Eingrenzung der Objekte auf und zwingt dazu, die Beziehungen zwischen dem Ort der Produktion von Normen und Modellen und den Räumen ihrer Wiederaneignung und ihrer Einschreibung in die sozialen Praktiken neu zu überdenken.

Schließlich bedeutet es, wenn man „Globalisierung“ oder Praktiken und Formen „internationaler“ Regulierung in den Blick nimmt, nicht unbedingt, die Betrachtung auf der „Makro“-Ebene anzusiedeln. Es stellt sich vielmehr das Problem, wie Gegenstände und Beschreibungsebenen beschaffen sein können, mit denen sich die Komplexität der Produktion und Aneignung transnationaler Phänomene und Normen unter Beibehaltung eines Minimums an empirischer Stichhaltigkeit fassen lässt. Lässt sich eine Mikrogeschichte oder eine Ethnographie transnationaler Prozesse betreiben oder muss man auf synthetisierendere Methoden zurückgreifen, um die Wirkungen transnationaler Dynamiken in den Griff zu bekommen? Davon ausgehend lassen sich gleichzeitig die Vielfalt der Internationalisierungsprozesse (hegemoniale Durchsetzung nationaler Kategorien unter dem Deckmantel des Universalismus, wie im Kontext der kolonialen Dominanz; Propagierung und Transformation nationaler Kategorien, die auf einer wissenschaftlichen oder vernunftbezogenen Legitimation aufbauen; Entwicklung neuer deskriptiver Ebenen und Kategorien...), die Vektoren (Zirkulation der Personen, Modelle, Instrumente) ebenso wie die Orte, sozialen Räume und Gruppen in den Blick nehmen, die das Internationale propagieren und die Arenen besetzen.

Quatrième session : La musique comme activité sociale – 4 juillet

(13h30-15h30)

Divers travaux ont vu le jour ces dernières années qui participent d'un même mouvement visant à réinscrire les pratiques et activités liées à la musique dans le champ des sciences sociales. Ils contribuent ainsi à désenclaver l'objet « musique » d'une perspective trop strictement disciplinaire pour l'envisager comme fait social, culturel et esthétique et font également sortir progressivement la musique de la position périphérique qu'elle a longtemps occupée dans les recherches en sciences sociales.

A travers ce déplacement de perspective, une attention plus grande se trouve désormais portée aux interdépendances entre les dimensions sociales et esthétiques du fait musical ainsi qu'au rôle central des acteurs. Ces acteurs sont non seulement les créateurs et les musiciens, mais aussi les publics et les intermédiaires très nombreux qui contribuent, à des échelles variées et à des moments différents, au processus de production culturelle du fait musical. Au-delà de son caractère singulier, toute exécution de musique, quelle qu'elle soit, s'inscrit en même temps dans un ensemble de conventions et de règles qui se sont élaborées progressivement. Elles sont révélatrices de pratiques sociales régulées par des traditions et des savoir-faire spécifiques, dont la forme concert et ses transformations jusqu'à aujourd'hui constituent un exemple paradigmatique. En cherchant à dépasser le clivage qui a longtemps existé dans les études sur la musique entre une approche « externaliste » (les contextes) et « internaliste » (la musique) et en mobilisant les ressources et les méthodes offertes par les différentes disciplines des sciences sociales, des orientations nouvelles se font jour qui tendent à porter le regard sur les actes, les procédures, les techniques, les dispositifs qui font exister la musique dans des lieux et des moments particuliers, et selon des temporalités différentes. Par là même, la réflexion s'ouvre à l'analyse des modalités de production et de réception de cette « fabrication de musique » (Denis Laborde) où se mêlent notamment pratiques musicales, technologies sonores, stratégies commerciales, enjeux sociopolitiques.

Cette section se propose de questionner les renouvellements des études du fait

Vierte Sitzung: Die Musik als soziale Praxis – 4. Juli (13h30-15h30)

Es sind in den letzten Jahren eine Reihe von Arbeiten erschienen, die einer gleichen Bewegung angehören, welche es sich zum Ziel gesetzt hat, Praktiken und Handlungen im Zusammenhang mit der Musik in das Blickfeld der Sozialwissenschaften zu rücken. Sie tragen dazu bei, den Gegenstand „Musik“ aus einer disziplinär allzu eingegengten Perspektive zu befreien und sie als soziales, kulturelles und ästhetisches Phänomen zu betrachten; damit lassen sie die Musik allmählich aus der Randlage heraustreten, die sie lange Zeit in sozialwissenschaftlichen Forschungen eingenommen hat.

Über diesen Perspektivenwechsel hinweg zeigt sich eine größere Aufmerksamkeit für die Wechselwirkungen zwischen den sozialen und ästhetischen Dimensionen des musikalischen Ereignisses ebenso wie für die zentrale Rolle der Akteure. Akteure sind hier nicht nur die Komponisten und Musiker, sondern auch die Zuhörer und die zahlreichen Vermittler, die auf unterschiedlichen Ebenen und zu unterschiedlichen Zeiten zum Prozess der kulturellen Produktion des musikalischen Ereignisses beitragen. Neben ihrem unwiederbringlichen Charakter ist jede musikalische Aufführung, wie sie auch genau beschaffen sei, immer eingebettet in ein System von Konventionen und Regeln, die sich allmählich herausbilden. Diese wiederum zeugen von sozialen Praktiken, die von spezifischen Traditionen und Kenntnissen bestimmt werden, für die die Form des Konzerts und ihre Transformationen bis zum heutigen Tag ein paradigmatisches Beispiel bilden. Im Versuch, die lange in Studien zur Musik übliche Trennung zwischen einer „externen“ (über die Kontexte) und einer „internen“ Herangehensweise (über die Musik selbst) zu überwinden sowie in der Mobilisierung der Ressourcen und Methoden, die die einzelnen Sozialwissenschaften zur Verfügung stellen, treten neue Orientierungen ans Tageslicht, die den Blick auf die Akte, Prozeduren, Techniken und Einrichtungen richten, die Musik an bestimmten Orten und zu bestimmten Augenblicken sowie in unterschiedlichen Zeitlichkeiten entstehen lässt. Von hier aus öffnet sich die Untersuchung für eine Analyse der Produktions- und Rezeptionsbedingungen dieser „Fabrikation von Musik“ (Denis Laborde), in der sich musikalische Praktiken, Klangtechniken, kommerzielle Strategien und soziopolitische Ziele ineinander verschränken.

Die Sektion will diese Erneuerung der Studien über das musikalische Ereignis,

musical et de l'activité musicale abordés dans une perspective résolument interdisciplinaire et à travers des approches de sciences sociales et de la culture. De quelles manières appréhender, par exemple, les dimensions performatives, corporelles et émotionnelles de la musique ? Des thématiques, comme celle des lieux de musique, sont par ailleurs indissociables d'une réflexion plus large qui prend en compte notamment leur inscription dans les espaces urbains environnants ainsi que dans les projets de réagencements. Il en va de même également pour la question de l'écoute, et plus spécifiquement de l'écoute musicale, et de son rôle dans les processus de communication, à une époque en particulier où le développement régulier des moyens techniques de reproduction sonore font éclater les cadres spatiaux et temporels de réception de la musique, modifient les habitudes d'écoute et transforment les rapports sociaux liés à la musique. Questionner la musique sous ces perspectives qui nécessitent une mobilisation conjointe des musicologues, des historiens, des sociologues, des anthropologues, des géographes, des architectes..., c'est également plus globalement interroger la place de la dimension sonore, trop longtemps négligée, dans nos sociétés passées et contemporaines.

die sich in einer entschieden interdisziplinären Perspektive und über sozial- und kulturwissenschaftliche Ansätze vollzieht, genauer befragen. Wie sollen beispielsweise die performativen, körperlichen und emotionalen Dimensionen von Musik aufgefasst werden? Themenfelder wie die Orte von Musik sind im Übrigen untrennbar von einer allgemeineren Untersuchung, die insbesondere ihre Einschreibung in den umgebenden urbanen Raum ebenso berücksichtigt wie Projekte zu dessen Neuordnung. Das gleiche gilt für die Frage nach dem Hören, und insbesondere dem musikalischen Hören und seiner Rolle im Kommunikationsprozess, namentlich zu einer Zeit, in der die fortschreitende Entwicklung der technischen Möglichkeiten von Klangwiedergabe den räumlichen und zeitlichen Rahmen musikalischer Rezeption explodieren lassen, Hörgewohnheiten verändern und die sozialen Beziehungen, die über Musik vermittelt werden, transformieren. Die Musik unter solchen Blickwinkeln zu untersuchen, die eine vereinte Mobilisierung von Musikwissenschaftlern, Historikern, Soziologen, Anthropologen, Geographen, Architekten... erfordert, bedeutet zugleich, allgemeiner nach dem Ort der allzu lange vernachlässigten klanglichen Dimension unserer vergangenen und heutigen Gesellschaften zu fragen.

Cinquième session : Les sciences sociales en politique – 4 juillet (16h00-18h00)

Depuis les considérations liminaires de Max Weber sur le savant et le politique (1917-1922), la question des rapports entre les sciences sociales, la société et l'Etat fait l'objet de débats récurrents. Elle confronte le chercheur à la gestion de sa double casquette d'homme de science et de citoyen. Cette gestion est problématique à plus d'un titre. D'abord, parce que l'institutionnalisation des sciences sociales s'est historiquement opérée sur la base d'une dialectique de la connaissance et de l'action. Pour cette raison, la production intellectuelle et discursive du social ne peut s'affranchir des formes de l'Etat et de l'action publique. Elle peut tout au plus instaurer des leviers de prise de distance, lorsqu'elle ne s'inscrit pas dans une logique de dénonciation ou au contraire de légitimation. Ensuite, cette gestion est problématique parce qu'au-delà de sa vocation analytique, le discours scientifique a aussi un caractère prescriptif et performatif qui en fait une activité sociale à part entière. Par ce biais, il participe, à son tour, à la définition de la société et du politique.

Ces enjeux ont été discutés dans une perspective historique par des auteurs comme Peter Wagner, Bjorn Wittrock, Johan Heilbron ou encore Alain Desrosières. Ils ont montré comment les rapports entre sciences sociales, Etat et société se sont, dans la plupart des pays européens industrialisés, construits dans la deuxième moitié du 19e siècle autour d'un impératif réformateur et d'un projet de « sciences pratiques » ou « appliquées ». Ils ont mis en évidence la densification et la complexification des échanges entre sciences et politiques jusqu'au début des années 1970 ; puis une tendance au repli sur elles-mêmes des sphères politiques et savantes ; enfin, depuis le début des années 1990, un redéploiement vers des sciences sociales davantage tournées vers le politique que ce soit sous l'angle de l'expertise ou de la critique.

C'est ce redéploiement qu'il s'agit d'explorer à partir de l'analyse, tant historique que contemporaine, des manières dont se tissent et se déplacent les rapports entre société, Etat et sciences sociales. Les contributions

Fünfte Sitzung: Die Sozialwissenschaften und die Politik – 4. Juli (16h00-18h00)

Seit den wegweisenden Überlegungen Max Webers über den Gelehrten und den Politiker (1917-1922) ist die Frage des Verhältnisses zwischen Sozialwissenschaften, Gesellschaft und Staat Gegenstand immer wieder aufflammender Debatten. Sie konfrontiert den Forscher mit der Notwendigkeit, sich in seiner doppelten Rolle als Wissenschaftler und als Staatsbürger einzurichten. Diese Positionierung ist in mehr als einer Hinsicht problematisch. Zuerst weil die Institutionalisierung der Sozialwissenschaften historisch auf der Basis einer Dialektik von Wissen und politischem Handeln erfolgt ist. Aus diesem Grund kann sich die intellektuelle und diskursive Produktion des Sozialen nicht freimachen von Staatsform und öffentlichem Handeln. Allenfalls ist sie in der Lage, Hebel für eine Distanzierung anzusetzen, solange sie nicht in eine Logik der Denunziation oder im Gegensatz dazu der Legitimation verfällt. Dann ist diese Positionierung problematisch, weil der wissenschaftliche Diskurs neben seiner analytischen Mission eine präskriptive und performative Dimension aufweist, die ihn zu einer vollwertigen sozialen Tätigkeit macht. Genau dadurch ist er seinerseits an der Definition von Gesellschaft und Politik beteiligt.

Solche Fragen sind in historischer Perspektive von Autoren wie Peter Wagner, Björn Wittrock, Johan Heilbron oder Alain Desrosières diskutiert worden. Sie haben gezeigt, wie die Beziehungen zwischen Sozialwissenschaften, Staat und Gesellschaft sich in den meisten industrialisierten europäischen Ländern in der zweiten Hälfte des 19. Jahrhunderts im Rahmen eines reformerischen Imperativs und eines Projekts „praktischer“ oder „angewandter“ Wissenschaft herausgebildet haben. Sie haben die Verdichtung und zunehmende Komplexität des Austauschs zwischen Wissenschaften und Politik bis in die frühen 1970er Jahre aufgezeigt; danach eine Tendenz der politischen und gelehrten Sphären, sich auf sich selbst zurückzuziehen; schließlich seit den frühen 1990er Jahren eine Neupositionierung hin zu Sozialwissenschaften, die sich wieder stärker dem Politischen zuwenden, sei es in der Form der Expertise oder der Kritik.

Eben diese Neupositionierung sollte ausgelotet werden, ausgehend von einer sowohl historischen als auch aktualitätsbezogenen Analyse der Arten, wie die Beziehungen zwischen Gesellschaft, Staat und Sozialwissenschaften geknüpft

privilégieront une approche croisée de la France et de l'Allemagne, tout en positionnant le propos dans un espace européen du politique et de la science. Le dépassement du cadre national de production et d'organisation de l'économie, du politique, mais aussi du savoir, caractéristique des transformations actuelles, rend incontournable la prise en compte du rôle des institutions et des acteurs supranationaux. Le propos se focalisera sur des objets politiques par excellence tels que le travail, les entreprises ou l'Etat social, objet de nombreuses réformes au cours des dernières années tant en France qu'en Allemagne, et dont l'analyse place le chercheur face à la délicate question des valeurs.

Cette session sera également l'occasion de questionner le renouveau de la critique dans les sciences sociales. Il s'agit ici d'interroger la démarche scientifique sous un angle réflexif. Que penser de la dichotomie entre sciences sociales prétendument critiques ou acritiques ? Même Weber, en défenseur de la neutralité axiologique, soutenait que le chercheur ne peut se débarrasser par un tour de passe-passe de l'épineuse question des valeurs, mais qu'il doit inlassablement s'y confronter. Mais comment ? Par ailleurs, comment dépasser la dichotomie entre les deux principales postures fondées en valeurs qui sont celles de la dénonciation et de l'éloge ? Faire des valeurs et de leur pluralité une dimension à part entière de l'analyse plutôt que de les consigner à un préalable épistémologique est une piste. Déplacer le regard, croiser les perspectives sur un même objet entre différents échelles, différents pays en est une autre.

und verschoben werden. Die Beiträge werden sich in erster Linie einem Vergleich Frankreichs und Deutschlands zuwenden, wobei sie ihre Darstellung im europäischen politischen und wissenschaftlichen Raum positionieren. Die Überwindung des nationalen Rahmens der Produktion und der ökonomischen Organisation, des Politischen, aber auch des Wissens, wie es für den aktuellen Wandel typisch ist, macht es unverzichtbar, die Rolle der supranationalen Institutionen und Akteure einzubeziehen. Die Darstellung wird sich auf genuin politische Gegenstände wie die Arbeit, die Unternehmen oder den Sozialstaat konzentrieren, die in den letzten Jahren in Frankreich wie in Deutschland Gegenstand zahlreicher Reformen gewesen sind und deren Analyse den Forscher vor die heikle Frage nach den Werten stellt.

Diese Sektion wird außerdem die Gelegenheit bieten, nach der Erneuerung der Kritik in den Sozialwissenschaften zu fragen. Es geht hier darum, die wissenschaftliche Herangehensweise in reflexiver Weise zu hinterfragen. Was ist von der Dichotomie von angeblich kritischer und unkritischer Sozialwissenschaft zu halten? Selbst Weber hat als Verfechter axiologischer Neutralität die Auffassung vertreten, dass der Forscher sich nicht mit einem Taschenspielertrick der heiklen Frage nach den Werten entledigen kann, sondern sich unablässig mit ihr auseinandersetzen hat. Aber wie soll er das tun? Wie kann schließlich die Dichotomie zwischen den beiden an Wertsetzungen gebundenen Grundhaltungen der Denunzierung und der Lobrede überwunden werden? Es wäre ein Weg, die Wertvorstellungen und ihre Pluralität zu einer vollwertigen Dimension der Analyse zu machen anstatt sie auf eine epistemologische Einleitung zu beschränken. Den Blickwinkel zu verändern, Perspektiven auf das gleiche Objekt auf unterschiedlichen Ebenen, in verschiedenen Ländern zu verschränken wäre ein anderer.